

Zeitschrift: Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes

Herausgeber: Schweizerischer Centralverein vom Roten Kreuz

Band: 34 (1926)

Heft: 9

Artikel: L'appendice est-il un organe dégénéré?

Autor: Mayor, Eug.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-973421>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ihnen zur Illustration hiefür ein Erlebnis zu erzählen: Vor einigen Jahren habe ich einen Tuberkulosefilm gesehen, von dem ich glücklicherweise vernommen habe, daß er ausländischer Abstammung sei. Darin tritt nun der „Geist der Tuberkulose“ in persona auf und erteilt der gequälten Mutter eines schwer kranken Jünglings die nötige Aufklärung, durch welche Verfehlungen sie die Infektion ihres Kindes ermöglicht habe und daß sie also mit andern Worten dessen Erkrankung hätte verhindern können. Wenige Tage darauf kam eine von Selbstvorwürfen gequälte Frau zu mir und klagte sich an, sie hätte dies und jenes, was im Film gefordert werde, auch nicht befolgt, und nun sei sie dann schuld, wenn ihre Kinder später an Tuberkulose erkranken sollten. Ähnliches habe ich auch nach der Kampagne gegen die venerischen Krankheiten und gegen den Krebs erlebt. Man kann sich füglich auch fragen, ob die Schreckensbilder, die man in Ausstellungen etwa zu sehen bekommt, z. B. Moulagen von luetischen Primäreffekten oder von kolossalen Krebsgeschwülsten, ferner die phthisischen Lungen im Alkohol konserviert oder auch die Filmvorführungen von Operationen nicht ihren Zweck in psychologischer Hinsicht vollständig verfehlen, indem solche Schaustellungen die Angst und den Schrecken vor der Krankheit und auch vor operativen Eingriffen direkt züchten und so unbedingt mehr Schaden als nützen.

Wenn ich mir da einige sachliche Kritik erlaubt habe, so brauche ich anderseits nach dem Gesagten nicht noch besonders zu betonen, daß ich selbst mir die Erfüllung der gestellten Forderungen nicht etwa als ein Leichtes vorstelle. Gerade weil ich unsere Aufgabe für schwer halte, schien mir eine gründliche Aussprache in ärztlichem Kreis sehr notwendig, da unsere Aufklärungsarbeit nur dann das gewünschte Ziel erreicht, wenn wir besonders in methodischer Hinsicht uns mit dem nötigen Rüstzeug versehen. Dazu gehört

vor allem eine gründliche Kenntnis der Psychologie unseres Volkes.

(Fortsetzung folgt.)

L'appendice est-il un organe dégénéré?

L'appendice fait défaut chez la plupart des mammifères, et chez ceux qui en sont pourvus, il présente des différences considérables de grandeur. Alors qu'il est très long chez le lapin, il est au contraire, chez l'homme et les singes anthropomorphes, extrêmement court. Il est si minuscule, par rapport au tube intestinal, qu'on le considère parfois comme un organe dégénéré, atrophie, inutile et même nuisible, grâce aux accidents si fréquents qu'il provoque. Cette opinion, qui s'est répandue de plus en plus, ne repose en fait sur aucun argument sérieux et semble avoir été motivée par la trop célèbre appendicite que chacun connaît.

Il est parfaitement juste que le chirurgien peut faire l'ablation de l'appendice, chez l'homme, sans qu'il en résulte pour l'opéré aucun dommage appréciable. Mieux que cela, cette opération a sauvé la vie à une foule de gens. De ce fait, est-on autorisé à tirer la conclusion que cet organe n'a aucune utilité. Dans l'état actuel de nos connaissances, cette conclusion simpliste ne nous satisfait plus et on peut, au contraire, se poser une autre question. L'inocuité de l'extirpation de l'appendice ne peut-elle pas provenir du fait que ses fonctions sont aisément suppléées? Et s'il en est ainsi, que se passe-t-il lorsqu'on enlève cet organe et comment se fait cette suppléance, à supposer qu'elle existe.

Si l'appendice n'était qu'un reste, un témoin, on retrouverait dans l'anatomie comparée des passages progressifs de cette dégénérescence. Or, il n'en est rien,

ce qui démontre déjà combien il est hasardeux de parler d'atrophie de cet organe. Certains animaux ont un cœcum de grandeur très variable, d'autres n'en possèdent pas; l'appendice s'observe chez un très petit nombre et manque chez la très grande majorité. Tout cela sans aucun ordre et sans aucune loi visible et explicable par l'anatomie comparée. L'embryologie non plus ne peut donner une réponse satisfaisante à ce problème, et le fait que l'appendice diminue de volume par rapport à l'ensemble du corps chez le fœtus, l'enfant et jusqu'à l'âge adulte, n'indique pas nécessairement une régression. Et en effet, si l'on envisageait les choses de cette manière, on serait alors conduit à considérer notre cerveau comme un organe en régression, puisque son poids relatif va en diminuant jusqu'à l'âge adulte!

On a prétendu que les variations de longueur de l'appendice seraient un indice d'une régression. Mais il est aisé de prouver que c'est accorder une importance capitale à des faits qui sont plutôt exceptionnels, sans compter qu'on peut relever des différences analogues dans la longueur totale de l'intestin sans qu'on parle pour cela de régression de l'intestin.

En examinant les choses de près, on est conduit à cette conclusion, c'est que rien ne prouve que l'appendice de l'homme soit un organe dégénéré et inutile. Un organe, d'ailleurs, peut dégénérer plus ou moins sans que pour cela sa ou ses fonctions soient abolies; elles peuvent seulement être diminuées en intensité, dans la mesure où les tissus eux-mêmes sont dégénérés.

De l'observation de ces faits, on est arrivé à supposer que l'appendice existe chez l'homme pour de bonnes raisons et ces dernières années diverses théories ont été émises pour démontrer que cet or-

gane, qui fait tant parler de lui, a un rôle à jouer à l'état normal.

L'étude microscopique des tissus de l'appendice et sa physiologie expérimentale ont jeté assez récemment un jour nouveau sur ce problème fort intéressant.

La structure de l'appendice diffère considérablement de celle du cœcum dont il ne saurait être une portion plus ou moins atrophiée. La musculature est beaucoup moins développée quoique pas négligeable; elle confère à l'appendice une tonicité s'opposant à l'invasion du liquide provenant du cœcum, de même qu'une contractilité suffisante pour l'expulser s'il vient à en pénétrer. Cette musculature n'a pas une régression, mais elle est adaptée aux fonctions que doit remplir l'organe. Si la musculeuse de l'appendice ressemble en gros à celle du cœcum, elle en diffère par l'abondance extrême du tissu lymphoïde qui indique un organe en pleine fonction. Cela est si vrai que certains auteurs appellent cette muqueuse du nom de amygdale appendiculaire.

Ces constatations histologiques font donc penser que l'appendice cœcal, organe essentiellement lymphoïde, doit jouir des mêmes attributions générales que les autres organes de cette catégorie.

Pendant toute la période de croissance, il se produit dans tous les organes une prolifération cellulaire très intense; c'est pendant tout ce temps que l'organisme humain a le plus besoin de substances albuminoïdes. C'est aussi à cette période que fonctionnent au maximum toutes les diverses formations lymphoïdes, y compris le thymus qui s'atrophie plus tard et disparaît. Tous ces organes, parmi lesquels l'appendice, ont à ce moment leur volume le plus grand, indice d'une activité battant son plein. Il semble donc que leur rôle principal soit d'élaborer ces

matières albuminoïdes indispensables au travail de prolifération cellulaire et surtout des noyaux des cellules.

La physiologie expérimentale a donné de fort intéressants résultats. On a pour cela étudié les lapins, chez lesquels l'appendice se prêt tout spécialement à l'expérimentation, du fait de sa grandeur. On a pu démontrer que chez les animaux à un jeûne prolongé, le tissu lymphoïde de l'appendice contribue à l'entretien des noyaux cellulaires menacés de mort, tout comme ils nourrissent les noyaux en voie de multiplication dans la période de croissance.

Mais le rôle de l'appendice ne se borne pas là seulement et il semble bien qu'il ait encore d'autres fonctions en rapport avec son siège et la proximité des bactéries intestinales. Des recherches récentes montrent que lorsqu'on enlève expérimentalement l'appendice d'un lapin, il se produit une régénération de son tissu lymphoïde à l'endroit même du cœcum où il aboutissait. Ce fait semble bien démontrer que l'appendice joue un rôle particulier qui n'est pas seulement celui d'un tissu lymphoïde ordinaire dont l'ablation ne devrait déterminer qu'un minime déséquilibre cellulaire.

Privé de son vermis, le lapin maigrit, alors même qu'il mange normalement: ce qui indique un trouble profond de l'assimilation digestive ou de la nutrition générale. Au bout d'un mois environ, il a récupéré son poids normal et son état général d'avant son opération. Si au bout de trois mois après l'ablation de l'appendice on examine ce qui s'est passé, on trouve que le cœcum, sur un espace de 7 à 8 centimètres à partir de son extrémité appendiculaire, à une épaisseur sept fois plus grande qu'à l'état normal. A cet endroit la musculature est sensiblement plus mince et on relève dans

la muqueuse une hypertrophie considérable du tissu lymphoïde, cause de l'épaississement de cette partie du cœcum. Ce tissu de formation nouvelle montre tous les caractères de celui qu'on observe dans la muqueuse normale de l'appendice. Ce tissu lymphoïde appendiculaire doit donc jouer un rôle de quelque importance, puisqu'il se reproduit sur les lieux mêmes après ablation du vermis. Quelle est cette fonction particulière, c'est ce qu'on ne sait pas encore au juste et c'est à l'avenir qu'il appartiendra de la définir.

On peut se demander par quels éléments anatomiques se font les fonctions appendiculaires chez les animaux privés d'appendice. Peut-être existe-t-il au cœcum une plus grande abondance de tissu lymphoïde, tout comme on relève la présence de cette plaque cœcale chez les lapins opérés dont il vient d'être question. Ce sont là tout autant de points qui demandent à être étudiés de très près avant de pouvoir se permettre de formuler des conclusions définitives.

Il est fort probable que l'appendice de l'homme doit avoir les mêmes fonctions que celui du lapin; en tout cas il présente, lui aussi, un développement considérable de tissu lymphoïde, par rapport au volum total de l'organe.

Fort heureusement, l'extirpation de l'appendice chez l'homme ne présente pas d'inconvénients physiologiques, ce qui permet au chirurgien de procéder sans arrière-pensée à cette opération qui rend chaque jour de si éminents services aux malheureux atteints d'appendicite.

Mais qui sait si dans un avenir prochain, en analysant minutieusement les opérés, on n'arrivera pas à relever un certain déséquilibre cellulaire de courte durée et sans retentissement fâcheux sur l'organisme en général. La chose est fort possible, lorsque nos moyens d'investiga-

tion se seront encore perfectionnés. Ces perturbations légères et transitoires n'auront très vraisemblablement qu'un intérêt purement scientifique, sans aucun retentissement sur les indications opératoires. Peut-être, de même que chez le lapin, se reproduit-il dans la paroi du cœcum de l'homme les mêmes éléments appendiculaires qui rétablissent la suppléance et évitent toute perturbation durable et importante.

Les recherches récentes dont il vient d'être question montrent qu'il n'est plus permis de traiter l'appendice d'organe dégénéré, inutile et nuisible. La physiologie moderne démontre que l'appendice a sa raison d'être (ce que le simple raisonnement permettait de supposer), qu'il joue un rôle d'une certaine importance, mais que ce rôle n'est pas encore bien défini pour le moment.

D^r Eug. Mayor dans les *Feuilles d'Hygiène*.

Le traitement des aliénés en liberté.

Sous le titre « Les aliénés de Volterra », M. J. Borel écrit dans la *Suisse libérale* l'intéressant article qu'on va lire :

Volterra, en Toscane, bien connue des historiens et des archéologues, mais fort peu des touristes étrangers, malgré ses remarquables antiquités, l'est moins encore à un autre point de vue que nous voudrions mettre en relief aujourd'hui.

Tandis que la population urbaine de la vieille Volterra vit encore encerclée dans sa double ceinture de murailles bastionnées d'où on ne sort que par un nombre limité de portes, on remarque tout près de la bourgade close un village étendu sur la colline de San Girolamo et dans les ravins qui l'entourent. Ce village,

ouvert de tous les côtés, sans portes ni barrières, est une vaste colonie d'aliénés comptant deux mille malades.

Un asile original.

Un visiteur non averti n'aurait nulle idée du genre d'institut qu'il traverse en y voyant cette population active circulant en toute liberté, soit dans la campagne, soit en ville, qui à pied, qui sur des véhicules divers conduisant des matériaux, des marchandises ou des produits agricoles.

Le « Frenocomio » de San Girolamo, c'est là le nom de la colonie, est une vraie ruche où chacun a sa tâche déterminée à sa place marquée.

Fondée en 1888, la colonie débuta modestement, dans une partie des locaux laissés libres par un couvent supprimé. Il n'hospitalisa d'abord que des déments tranquilles, dont le nombre s'accrut insensiblement jusqu'à environ 200 en 1900, époque à laquelle un spécialiste distingué, le prof. Luigi Scabia, fut appelé à en prendre la direction. C'est de ce moment que date le formidable développement de l'institution, grâce aux deux principes fondamentaux dont s'inspira d'emblée le nouveau directeur : « travail et liberté ».

Le prof. Scabia est, en effet, convaincu, — et ses étonnants succès corroborent brillamment sa théorie — que le traitement le plus efficace dans les maladies mentales consiste à procurer au malade une occupation, tout en lui laissant le sentiment d'une liberté aussi grande que possible. Il est donc l'adversaire des maisons de santé fermées et emmurées où beaucoup de patients qui pourraient travailler utilement sont condamnés à une funeste inaction.

Sans doute, tous les malades de Volterra ne peuvent être soumis au régime du travail en liberté : il y a et il y aura